

lementaire, devait éveiller l'attention du public, aussi une foule énorme se transporta-t-elle au Patronage pour entendre les débats.

Je parlai le premier, pour ouvrir la discussion et essayer en même temps de placer la question sur un terrain qui fût inaccessible aux préoccupations politiques du moment. Je laisse aux lecteurs le soin de juger si mes propres préoccupations ne m'ont pas trahi. Quant au discours de Lucien, il fut large, plein d'élévation et tellement équitable que les plus farouches partisans ne pouvaient faire autrement que désarmer. Je regrette vivement qu'il ne me soit pas donné de pouvoir reproduire ici même les nobles paroles qui s'échappèrent ce jour-là de ses lèvres inspirées : elles s'envolèrent comme tant d'autres au souffle de son âme ardente, sans se fixer nulle part, comme ces chants dont parle Alfred de Musset dans ses fameuses stances à la Malibran :

De tant d'accords si doux d'un instrument divin,
L'as un faible soupir, pas un écho lointain.

Voici le discours, tel que je le prononçai à la date et dans les circonstances que je viens de mentionner. Bien des sentiments se sont modifiés depuis : on semble maintenant prendre à tâche de placer quelques-unes de nos figures politiques, disparues de la scène du monde, dans la sérénité de l'histoire. Le discours qu'on va lire est,—je le crois du moins,—comme un symptôme de cette équité, et, à ce titre, il peut présenter quelque intérêt.

MESSIEURS,

Je crois bien que ce n'est pas sans une certaine appréhension qu'on a vu réunir ces deux grands noms, Papineau et Lafontaine, pour que, dans l'examen de leur vie, on pût tirer des enseignements profitables à la génération actuelle, on puisse déduire les conséquences de leurs actes et établir la part qui revient à chacun dans les libertés que nous avons acquises et que nous pratiquons à l'heure présente. Peut-être que l'on a peur de voir sur les murs l'ombre de celui qui a eu un gouvernement fort, d'où procédèrent, dit-on, les gouvernements qui ont suivi ; car Lafontaine, il ne faut pas l'oublier, a régné, lui ; il a eu sa presse,

ses orateurs, ses panégyristes, son grand parti ; et puis, à tort ou à raison, c'est dans sa grande ombre que se drape tout un parti qui a conservé encore une grande force, une grande vitalité.

Quant à moi, élevé dans les sentiments d'un patriotisme très ardent et très sincère, mon cœur et mon imagination sont restés ailleurs, se reportent plus volontiers vers une époque où un homme avait aussi un grand parti dont il était devenu le chef de par le droit d'une nationalité qui l'avait élevé sur ses pavois, parcequ'il résumait à lui seul ses aspirations vers la liberté, dont il comprenait, à la façon des grands esprits de nos temps modernes,—Mirabeau, Washington, et Manin,—l'immortelle formule. Aussi quelques-uns de ces grands esprits, les défenseurs des droits des nationalités en souffrance, ont été vers lui pour le saluer et l'accueillir dans son exil ; quant à lui, il s'est trouvé de suite fort à l'aise au milieu d'eux ; et cela se conçoit, il était de leur famille. Et les plus humbles dans son pays lui ont fait une réputation impérissable en l'enveloppant dans la légende. Et les jeunes gens, soucieux du passé, d'une époque féconde en grands et bienfaisants résultats, se retremperont dans la contemplation de la vie d'un homme qui a aimé la jeunesse jusqu'à sa dernière heure. Aussi, messieurs, cette réputation sera faite, le culte en sera entretenu, quand certains hommes, qui ont régné, ne compteront pas plus que les pièces d'une machine, perdues au milieu des autres et dont il est difficile, à première vue, de déterminer la part qu'elles ont à son fonctionnement. Pourquoi ? Vous le savez bien comme moi ; c'est parceque la postérité a mis une grande justice dans le triage, le classement des intelligences. Écoutez ceci : un grand historien, Machiavel, a dit que l'on pouvait "distinguer trois ordres d'esprit, savoir : ceux qui comprennent par eux-mêmes, ceux qui ne comprennent que lorsque d'autres leur démontrent et ceux qui ne comprennent ni par eux-mêmes ni par le secours d'autrui. Les premiers sont les esprits supérieurs, les seconds les bons esprits, les troisièmes les esprits nuls."

Oui, avant cet historien, après lui, et tant qu'il y aura une justice dans le monde, les hommes qui ont résumé une époque, qui ont été des pourvoyeurs d'idées et de principes, qui ne se sont adressés qu'aux plus nobles instincts de l'humanité, ces hommes seront des esprits supérieurs.—Tant qu'il y aura une justice sur la terre, les hommes qui ont appliqué les principes qu'ils tenaient d'autres, qui ont réalisé les idées déjà exposées, déjà expliquées ; qui ont trouvé le chemin déblayé, les intelligences préparées, tous les éléments d'un pouvoir sûr de son lendemain,